





Céléna Ritz

# Innocence volée

LE SECRET

Cette œuvre est protégée par une [certification CLEO](#) qui confère à son auteur une date de création certaine sur son œuvre.

Une signature numérique atteste de cette antériorité.  
Elle est soumise aux dispositions du Code de la Propriété Intellectuelle.  
Toute reproduction ou représentation totale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès de l'auteur.

## **AVERTISSEMENT**

Les événements décrits dans ce récit sont inspirés d'un fait réel, les noms et les lieux ont été changés. Si le lecteur trouve dans ce manuscrit la moindre ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé, ceci restera de sa propre intention et ne serait que pure coïncidence.

## ISA

Un jour ensoleillé, un jour brumeux, un jour pluvieux... Quelle importance, dans mon cerveau embrumé un seul mot, un mot qui peut signifier bonheur ou malheur...

*ENCEINTE !!!*

Un simple mot qui tourne, et embrouille mon esprit, que vais-je devenir ?

Besoin d'en parler, vers qui me tourner... Madame Boissière ? Qui de mieux placé qu'elle, une dame bien comme il faut avec une gentille petite famille et nourrice agréée, elle avait gardé ma petite nièce.

– Bonjour Madame Boissière.

– Bonjour Isa, alors tu ne travailles pas aujourd'hui ?

– Non, non...

– Je te prépare un petit café ?

– Oui je veux bien merci.

Comment est-ce que je peux dire aussi naturellement que je veux un café, quand c'est le cadet de mes soucis, comment est-ce que je vais aborder le sujet ? Finalement c'était peut-être pas une bonne idée, une folle envie de me mettre à courir, de rentrer chez moi me prend, mais qu'est-ce que je fais là ?

Et voilà, maintenant elle me demande comment vont mes parents ! Mes parents, elle sait très bien que je leur parle plus à mes parents, les gens sont idiots ou ils le font exprès, et elle enchaîne : « et ton copain ? » Parlons-en de celui-là, à la moindre responsabilité il disparaît.

– Eh bien mes parents... vous savez bien je les vois plus beaucoup, Madame Boissière, et mon copain... Il est parti !

Elle me regarde, les yeux arrondis :

– Parti... mais quand ?

Mais dans quelle galère je me suis fourrée, qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui dire ? Pourquoi pas : « Et ben mon copain est parti et moi je suis enceinte ! » Je peux pas balancer ça comme ça, je ferais mieux de rentrer chez moi.

Quelque chose de plus fort que moi m'empêche de me lever, c'est comme si j'étais collée à la chaise, je répète en balbutiant :

– Mon copain, il est parti.

– Parti, mais quand... pourquoi ?

Quand, quelle importance, pourquoi... Comment le lui dire, le plus simplement possible :

– Je suis enceinte Madame Boissière.

Un silence s'ensuivit, lourd, pesant de sous-entendus, je n'osais pas lever le nez de ma tasse, je l'observais en coin, que pouvait-elle bien penser en ce moment même, son

visage impassible, ses yeux qui fixaient un point lointain, j'eus soudain l'impression d'avoir fait une chose abominable, répréhensible.

Elle se décida enfin à parler :

– Que comptes-tu faire Isa ?

Très bonne question, y avais-je seulement pensé, non je n'y avais pas pensé, je n'avais aucune réponse...

– Je ne sais pas Madame Boissière... je ne sais pas... répondis-je dans un souffle.

– Allez dit-elle, je vais refaire un petit café et on va décider quoi faire.

Après tout pensais-je, c'était une bonne idée d'être venue voir Madame Boissière, et je l'écoutais échafauder des plans de toutes sortes, sans que rien n'atteigne mon esprit perturbé, si ce n'est quelques mots qui semblaient se faufiler par-ci, par-là, clinique, X, une heure de route, un jour ou deux, argent...

C'était seulement maintenant que je me mettais à réfléchir, la situation n'était pas aussi dramatique qu'elle en avait l'air, oui j'étais enceinte et alors... j'allais me débrouiller !

Après tout, est-ce que je ne m'étais pas toujours débrouillée et puis c'était ma vie, un bourdonnement me venait de la pièce : c'était Madame Boissière qui parlait, parlait, mais que pouvait-elle bien raconter, aucune de ces paroles n'arrivait à franchir le barrage de mon cerveau.

– Isa tu m'écoutes ?

– Oui bien sûr je vous écoute...

– Bon alors on fait comme on a dit ?

– Humm oui... vous pouvez répéter ?

– Bien, je vois ça avec mon mari pour qu'il garde les enfants et nous partirons de bonne heure le matin, pour nous rendre à la clinique de Villard, je connais quelqu'un qui y a été pour faire un avortement sous X, ils sont très bien, tu verras il n'y aura aucun problème.

Un avortement, ma réflexion ne m'avait pas amenée à un avortement mais bon, je ne voyais pas l'intérêt de la contrarier, on se rendrait à Villard, et une fois dans la clinique, je discuterais avec le personnel médical, et j'inventerais un pieux mensonge pour Madame Boissière.

En attendant, j'allais rentrer chez moi, et passer les deux jours les plus longs de ma vie.

Le jour J, elle frappait à ma porte, les dés étaient jetés et nous voilà parties pour plus d'une heure de route. Je me pris à l'observer à la dérobée, une petite femme mince malgré trois grossesses, des cheveux courts châains permanentés, un teint clair, des joues rebondies, des yeux couleur saphir entourés de petites rides, un nez droit légèrement épaté sur lequel trônaient des lunettes de vue en écaille, une bouche mince au sourire avenant, que dire d'autre ? Elle représentait la gentillesse incarnée.

Aucun voyage ne m'avait paru plus long, la discussion ennuyeuse qui portait sur tout et rien, la route de montagne tortueuse qui demandait une attention particulière. Je me pris à calculer l'âge qu'elle pouvait bien avoir, 30-35 peut-être plus... Quelle importance, j'étais assise dans une voiture à côté d'une quasi-inconnue, à qui j'étais venue confier un lourd secret. Qu'avais-je bien pu attendre en venant frapper à sa porte, de la compassion, un soutien, une aide ? Oui, une aide certes mais pas celle que j'avais obtenue... mon malaise était palpable, il remplissait l'habitacle.

Mais comment faisait-elle pour rester aussi imperturbable ? ! Elle semblait si tranquille... Enfin nous fûmes à l'entrée de Villard, quelque 100 mètre à parcourir et le panneau « clinique des Prés » jaillit en face de nous comme sorti de nulle part. « Clinique des Prés », quel beau nom pour un bâtiment si gris, une façade grise, des volets gris, tout semblait s'accorder à mon humeur.

– Bonjour vous avez rendez-vous ? nous demanda la secrétaire à l'air affairé.

Je me pris à regarder Madame Boissière avec un air interrogateur, avions-nous rendez-vous ? Il s'avéra que nous n'avions pris aucun rendez-vous, ce qui rendait la situation un peu compliquée, il nous fallut nous expliquer, donner la raison de notre présence. Madame Boissière chuchotait : « C'est pour un avortement sous X... ». La secrétaire d'âge moyen, arborant fièrement l'uniforme blanc des infirmières, prenait des notes : « date de naissance, lieu de naissance, date approximative de la conception, motif du souhait d'avortement... etc. »

– Bien dit-elle, le docteur Bouvier va vous recevoir, veuillez patienter dans la salle d'attente.

Commença alors une longue attente, comme je regrettais d'avoir accepté de la suivre, de toute façon je n'avais pas l'intention de me faire avorter, d'où le ridicule de la situation, la situation qui tout d'un coup m'apparut comique, je sentais monter sourdement un fou rire irrépressible, incontrôlable, et avant que j'aie pu m'en rendre compte je fus entraînée dans un tourbillon irrésistible de rire et de pleurs mêlés.

– Mais enfin Isa qu'est-ce qui te prend ?

Malgré toute ma bonne volonté il m'était impossible de répondre, comment allais-je expliquer à cette brave dame que je lui avais fait perdre son temps ?

Je sentais peser sur moi des regards de reproches, mais peu m'importait, en cet instant je venais de reprendre le cours de ma vie et je me sentais vivante, j'allais avoir un bébé, *mon* bébé... un petit être innocent, un cadeau que la vie me donnait, au diable la si parfaite Madame Boissière et sa clinique grise !!! J'avais envie de hurler mon bonheur au monde entier : « Écoutez-moi tous, *JE SUIS ENCEINTE*, et peu m'importent les conséquences !!! ».

Les conséquences, voilà le problème, comment élever un enfant, sans père et sans argent, à ce moment la réponse qui me vient spontanément à l'esprit fut « *L'AMOUR* », quoi de mieux que l'amour d'une mère plus fort que les obstacles de la vie.

La voix de l'infirmière impatiente me parvenait comme dans un brouillard :

– Mademoiselle !!!

Une douleur dans les côtes me fit sursauter, Madame Boissière venait de me donner un coup de coude, cela suffit à calmer mon hilarité. Je me levai, encore un peu étourdie et me mis à suivre la dame en blanc dans un dédale de couloirs. Elle me fit entrer dans la salle numéro 10, un bien grand mot pour ce petit réduit, une chaise et une table d'auscultation suffisaient à remplir la pièce.

– Déshabillez-vous, le docteur va venir vous examiner... dit-elle avant de refermer la porte.

Me déshabiller... pour quoi faire ? J'allais lui dire à ce bon docteur que je ne voulais pas me faire avorter, en attendant j'allais m'asseoir sur la chaise.

Mes pensées s'envolèrent dans un monde meilleur, un monde imaginaire, un monde loin de tous problèmes, j'étais heureuse, j'arborais fièrement un ventre arrondi, un sourire illuminait mon visage, je me trouvais dans une boutique de vêtements pour bébés, en train de choisir de la layette pour mon petit ange. La seule question qui préoccupait mon esprit était la couleur, rose ou bleu, rose c'est bien mais bleu j'aimerais bien. La vendeuse affable me conseillait du jaune, du blanc et du violet, d'après elle comme ça, on ne pouvait pas se tromper, j'optais pour le blanc, du jaune et un peu de bleu, mon cœur me conseillait du bleu, peu importait le prix, j'avais les moyens.

Les bras chargés de vêtements, je me dirigeais vers le rayon poussettes, laquelle prendre, elles étaient toutes jolies. J'optai pour un modèle dernier cri.

Le bruit de la porte me fit sursauter, j'avais perdu le sens de la réalité, où étais-je ? Les murs d'un blanc sale me renvoyèrent sans ménagement dans ce cagibi. Un homme de stature moyenne se tenait dans l'encadrement de la porte, je l'observais, les cheveux noirs clairsemés, semblaient collés sur son crâne, les oreilles disproportionnées, le nez crochu, des grands yeux verts lui donnaient cet air intelligent qu'on retrouve chez les « grands » hommes, une bouche charnue, la peau mate marquée par quelques rides, sans aucun doute le docteur Bouvier inspirait confiance.

– Bonjour Mademoiselle, je viens vous ausculter.

Allez Isa c'est le moment, lance-toi !

– Bonjour Docteur, eh bien pour tout vous dire, j'ai changé d'avis !

Le regard scrutateur du médecin me dévisageait ;

– Intéressant ! dit-il. Maintenant que vous êtes là, je peux vous examiner pour voir si tout va bien... qu'en pensez-vous ?

J'en pensais que oui, l'idée était bonne.

Après un examen gynécologique sommaire et devant l'air consterné du docteur Bouvier, je ne pouvais m'attendre qu'au pire...

– Alors Docteur ?



- Eh bien, je dirais que tout va très bien, mais je voudrais faire une échographie, vous êtes d'accord ?
- Une échographie, vous êtes sûr tout va bien... ?
- J'en suis sûr, je veux juste une confirmation, allez suivez-moi !

La salle d'échographie était spacieuse, les murs peints en bleu donnaient une impression de gaieté, une machine impressionnante avec un écran de télé trônait dans la pièce, j'allais inaugurer les toutes premières échographies, ça ne pouvait que me porter bonheur.

– La tête est là... et vous voyez il suce son pouce et là ses petits pieds... bon je ne peux pas dire si c'est une fille ou un garçon...

Je ne voyais rien du tout, si ce n'est des points blancs comme un écran de télé qui ne marche pas, mais si le bon docteur le disait...

– Attendez, je vais prendre des mesures, c'est bien ce qu'il me semblait, Mademoiselle vous êtes enceinte de 5 mois !

5 mois comment était-ce possible, peu importait au moins cette fois je tenais mon excuse et là personne ne pourrait plus essayer de me faire changer d'avis, j'allais mettre au monde ce bébé, *MON BÉBÉ !!!*

Je me pris à sourire en imaginant la tête de Madame Boissière quand j'allais lui annoncer la bonne nouvelle, je partais la tête pleine des félicitations de ce bon docteur Bouvier et le cœur léger.

Le voyage de retour fut marqué par un silence de plomb, depuis mon annonce d'une grossesse avancée à Madame Boissière, et après le moment de stupéfaction passé, celle-ci n'avait pas desserré les mâchoires.

Au diable Madame Boissière et ses états d'âme, qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire après tout, à part avoir perdu sa journée, je ne voyais pas en quoi le fait que j'aie mon bébé pouvait bien la déranger, rien ne pourrait entamer ma bonne humeur. Il ne me restait plus maintenant qu'à réfléchir à notre avenir, il me fallait trouver de la layette et tout le nécessaire pour un bébé, et demain j'irais chercher les papiers pour toucher les allocations familiales et après j'aviserais... J'avais l'impression que tout d'un coup les gros nuages noirs qui pesaient au-dessus de ma tête venaient de se dissiper comme par enchantement, pour laisser place à un grand soleil, et je me mis à voir les choses avec plus de calme et de lucidité.

Bon, je n'allais pas avoir beaucoup d'argent c'était un fait, mais l'argent n'avait jamais été une priorité pour moi, à un moment de ma vie j'avais fait un choix et j'assumerais, je devrais trouver facilement des ménages à faire, être enceinte n'était pas une maladie. Et en pensant à tous les moments de bonheur que j'allais avoir, je n'avais aucun doute, un enfant ne pouvait apporter que du bonheur, je rayonnais...

Après des embrassades, que je qualifierais de froides, je pris congé de Madame Boissière, sans savoir que je ne la reverrais jamais et qu'elle allait passer un ultime appel téléphonique qui allait changer le cours de ma vie.

La journée du lendemain fut la plus belle, une journée tranquille, aller à la mairie prendre un dossier pour les allocs, me préparer un petit repas, remplir les papiers, faire un courrier pour une demande de feuille d'état civil, m'octroyer une petite heure de mise en beauté, masque à l'argile et bain moussant... C'est là que s'est posée l'ultime question : « Pourquoi ne peut-on pas arrêter le temps ? »

En fin de journée, installée confortablement devant mon poste de télé, je me reposais, quand la sonnette de la porte d'entrée me fit sursauter. Je regardai la pendule : 18 h 30, qui pouvait bien venir à cette heure-ci, je n'attendais personne. Eh bien qui que ce soit, il allait rester derrière la porte, c'était ma soirée et rien ni personne ne viendrait la gâcher. La sonnette se fit insistante, et j'entendis tambouriner, mais qui pouvait bien insister autant, je décidai d'aller voir.

À l'œilleton, le spectacle que je découvris me fit frissonner ; j'éprouvais toujours une peur irrationnelle quand je voyais Madame mère et Monsieur père, et de les voir derrière cette porte avec cet air remonté, un à sonner et l'autre à tambouriner, j'en étais tétanisée, les pensées se mirent à se bousculer dans ma tête mais que pouvaient-ils bien faire là, que voulaient-ils... ? Bien sûr... Madame Boissière, cette chère Madame Boissière, ça ne pouvait être qu'elle !!!

Eh bien, je n'ouvrirais pas, je ne voulais pas les voir, qu'ils aillent au diable ces faux bourgeois et leur étalage d'argent, si c'était pour me faire des remontrances et la morale sur le bien et le mal, je m'en passerais volontiers, à force ils allaient bien se calmer et partir. C'était sans compter sur leur ténacité.

– Isa, on sait que tu es là et on ne partira pas tant que tu n'ouvriras pas !!!

Inutile de chercher à me cacher, ils ne me laissaient pas le choix.

J'entrouvris la porte doucement, elle était là... perchée sur ses talons de 15 cm, sa robe à volants, ses cheveux décolorés, son éternel chignon, ses petits yeux marron scrutateurs qu'un épais trait de crayon noir étirait afin de donner une impression de grandeur, les paupières peintes d'un bleu vif, un fond de teint beige clair recouvrait son visage, au milieu duquel trônait un petit nez, ses pommettes rehaussées de rose qu'elle obtenait en étalant plusieurs couches de rouge à lèvres, les lèvres pulpeuses relevées d'une couleur orangé. Ceci aurait pu faire un étrange mélange mais contre toute attente, elle était belle, d'une beauté artificielle, mais belle !!! Lui se tenait légèrement en retrait, grand, mince, il portait un pantalon en velours côtelé noir, une chemise à rayures rose pâle, des mocassins marron, des cheveux châtons coiffés en arrière, de grands yeux noirs, un nez légèrement épaté, une bouche bien dessinée, le visage rasé de près, c'était indéniable, ils formaient un beau couple.

J'étais sur la défensive, bien décidée à ne pas les laisser entrer, elle parla la première :

– Bonsoir Isa, tu ne nous laisses pas entrer ?

– Non, je ne vous ai pas invité !

– Faut-il un carton d'invitation maintenant pour venir te voir ? Allez, ouvre cette porte !

Bien malgré moi, j'ouvris la porte, rien ne pourrait plus changer le cours de mon destin, elle allait suivant son habitude prendre les choses en mains. Madame mère, incapable d'aimer personne d'autre qu'elle-même, Madame mère qui distribuait les coups sur la commande d'un nez qui pique, dépressive et bourrée de calmants, elle faisait régulièrement sa valise et menaçait de retourner chez sa mère, il me restait un goût amer d'une de ces crises, où elle refusa catégoriquement de m'emmener avec elle et ce malgré mes pleurs et mes supplications, c'est alors qu'à l'âge de dix ans je compris que maman ne m'avait jamais aimée et ne m'aimerait jamais.

À peine eut-elle franchi le pas de la porte que l'air devint pesant, les murs de mon petit deux-pièces semblèrent se resserrer sur moi, la litanie allait commencer...

– Tu sais pourquoi on est là ?

– Je suppose oui.

– Tu supposes ? !

– Oui.

– Tu comptais nous le dire quand ?

Je préférais me murer dans le silence, à quoi bon, je connaissais la musique et après ça allait être les reproches.

– Isa ! Tu réponds quand je te parle ! Tu n'as rien trouvé de mieux que de t'amouracher de ce bon à rien, ce voyou, ce voleur, fainéant en plus et il paraît qu'il a des dettes, de mieux en mieux et que vont penser les gens ? ...

Nous y voilà, les gens, *Elle* se foutait pas mal de moi et de mon bébé, *Elle* était venue à cause des « gens », eh bien on ne les empêcherait pas de parler les « gens », ils diraient bien ce qu'ils voulaient !!! Et *Elle* continuait, rien ne pouvait plus l'arrêter, bla, bla, bla..., je ne l'entendais plus, je ne l'écoutais plus, et lui toujours derrière comme un toutou, lui qui n'avait pas encore ouvert la bouche, que pouvait-il bien penser, il avait son air énigmatique, lui à qui je vouais une admiration sans bornes, lui le père autoritaire aux colères froides qui donnait des punitions sévères, dont certaines que je ne pourrais jamais oublier, étais-je atteinte de ce qu'on appelait le syndrome de Stockholm ?

Quand il daigna parler ce fut pour dire sa phrase fétiche :

– Ma pauvre Isa, tu pensais à quoi, tu as *la tête dans le sac* !

*La tête dans le sac*, il ne l'avait pas lui, Monsieur père, lui si parfait, que répondre à ça, je ne comprenais pas pourquoi ils s'étaient déplacés, ce n'était qu'une perte de temps et d'énergie, je me pris à souhaiter les voir partir, c'est là que Madame mère dévoila la raison de leur intrusion dans ma vie, *Elle* allait tout arranger, j'allais mettre ce bébé au

monde et elle allait trouver une famille bien comme il faut et aisée bien entendu pour l'adopter, en attendant ils allaient prendre les frais à leur charge, comment lui faire comprendre que moi, *je l'aimais ce bébé*, et qu'il n'était pas question d'une adoption, le plus simple n'était-il pas de ne rien dire et de ne pas signer les papiers.

Et puis vint la proposition inattendue de venir m'installer chez eux, inattendue si on sait que nous avions un mal fou à nous supporter, mais bien sûr, ce n'était pas pour mon confort, c'était pour me garder sous surveillance, pour m'empêcher de parler de ma grossesse, la maison étant isolée, je pouvais compter y rester emprisonnée jusqu'à l'accouchement. Là c'en était trop, il était hors de question que j'accepte, je ne céderais pas, il m'arrivait d'être extrêmement têtue, j'avais été élevée comme un chien de combat, dressée à force de coups pour obéir aux ordres, mais qui quand on l'attaquait mordait pour se défendre. Nous finîmes par convenir que je resterais chez moi, le temps d'aller au bout de ma grossesse, j'avais gagné une bataille mais loin d'avoir gagné la guerre, mais ça, je ne le saurais que plus tard.

La vie reprit son cours, rien ne comptait plus pour moi que ce bébé, j'avais bien à faire avec la préparation de la chambre, il me fallait trouver des meubles, (lit, commode table à langer, baignoire... etc.), et ce sans attirer l'attention de Madame mère, ce qui s'avérait être un véritable parcours du combattant, à qui faire confiance, qui n'irait pas se précipiter sur le téléphone afin d'informer mes chers parents de mes agissements. J'en étais là de mes réflexions, quand le téléphone sonna, c'était *Elle*, que voulait-elle encore, qu'avait-elle bien pu encore inventer dans son esprit tordu, pas de bonjour, pour quelqu'un qui demandait le respect on en était bien loin. Un rendez-vous chez *son* médecin, demain après-midi, en plus je le détestais celui-là, petit, rondouillard, le teint olivâtre lui venant de ses origines, des yeux porcins, vicieux, un regard qui déshabillait, des joues pleines, un nez aplati comme s'il avait rencontré une pelle, une bouche mince d'où sortaient la plupart du temps des réflexions à connotation sexuelle, les mains baladeuses... Il était marié depuis 15 ans à la fleuriste, une très belle brune. D'ailleurs, j'avais souvent entendu Madame mère reprocher à père, de s'arrêter un peu trop souvent à la boutique de fleurs.

*Elle* m'étonnerait toujours, le docteur Sayyour, « *SON* » médecin, depuis quand ? Inutile d'essayer de discuter, je pouvais gagner tout au mieux un jour ou deux, mais à quoi ça pouvait bien m'avancer, si ce n'est à déclencher une crise au sommet.

Le lendemain, comme convenu, *elle* vint me chercher pour me conduire chez le docteur Sayyour. Après nous être annoncées à l'interphone, le portail s'ouvrit, le cabinet se trouvait dans une aile de la somptueuse villa du médecin, villa bordée d'un grand parc avec piscine et terrain de tennis, le tout entouré par des grands murs qui empêchaient le moindre regard indiscret de la route, une véritable forteresse.

La porte était ouverte, une flèche indiquait la salle d'attente, j'étais perdue dans mes pensées, mais pourquoi le docteur Sayyour, *elle* ne l'aimait pas non plus, une sourde

inquiétude commençait à me gagner, *elle* répondit comme si *elle* avait lu dans mes pensées :

– Ne t’inquiète pas Isa, c’est juste une consultation et comme ça personne ne saura rien !!!

Bon, malgré tout, ça ne suffisait pas à me rassurer, cet endroit m’était hostile, je le sentais dans tout mon corps.

Après une attente qui me sembla interminable, il apparut, vêtu d’une blouse blanche, un bref bonjour et il nous demanda de le suivre, son cabinet était moderne et spacieux.

Il nous invita à prendre place :

– Alors, je vous écoute !

Madame mère prit la parole :

– Nous venons vous voir, car ma fille est enceinte de 5 mois, il lui est impossible de garder cette enfant, je me demandais si vous n’auriez pas une solution à notre problème ?

J’halluciniais, « *impossible de garder cette enfant* », et voilà qu’il lui répondait, comme si je n’existais pas :

– Eh bien, vous savez à 5 mois de grossesse, on ne peut malheureusement pas faire grand-chose, une sonde ne servirait à rien, avez-vous pensé à l’adoption ?

– Oui, on en a parlé avec mon mari, mais on aimerait trouver une bonne famille et sans passer par les services sociaux.

– Je pense que c’est possible, j’ai des personnes dans mes patientes qui seraient très heureuses d’adopter, si vous voulez, je peux les contacter et vous mettre en relation...

– Oui merci, ce serait très gentil à vous.

Eh bien, on pouvait dire qu’*elle* ne perdait pas de temps, si *elle* s’imaginait que j’allais accepter leurs manigances, c’était bien mal me connaître, j’allais me battre pour garder mon bébé.

« Maman t’en fait la promesse, mon petit amour, maman t’aime !!! »

Rendez-vous fut pris pour un contrôle dans 15 jours, j’étais rassurée, je m’étais inquiétée pour rien, sûrement mes hormones qui me jouaient des tours.

Les jours défilaient à grande vitesse, j’étais contente, j’avais récupéré de la layette en parfait état chez l’amie d’une de mes voisines, on devait m’apporter un landau et un petit lit en bois que je prendrais le temps de repeindre à mon goût. J’avais été à la banque fermer mon livret épargne et j’étais maintenant en possession de 500 francs, toutes mes économies, mais peu m’importait, j’allais pouvoir acheter un pot de peinture bleu clair pour repeindre la chambre, j’en étais sûre, je portais dans mon ventre qui commençait à s’arrondir un petit garçon.

J’avais décidé de l’allaiter, j’avais lu dans un magazine que le lait maternel immunisait le bébé tout en lui permettant de garder un contact privilégié avec la mère.

Madame mère ne me téléphona que la veille du rendez-vous chez le médecin, elle ne se donna pas la peine de prendre de mes nouvelles, peu lui importait, elle me rappela juste d'être prête à l'heure.

La salle d'attente était bondée, j'aurais préféré passer tout de suite, plus vite je serais débarrassée de cette corvée mieux ça serait, je fus surprise quand Madame mère m'annonça qu'elle avait décidé de ne pas m'accompagner, mais je n'eus pas le temps d'approfondir, le docteur Sayyour venait de m'appeler, parfait je passais la première.

Il avançait d'un pas décidé vers la salle d'auscultation qui se trouvait accolée à son cabinet, des murs en crépis blanc, un carrelage blanc, deux armoires à pharmacie dans lesquelles je distinguais des seringues, gaz, ustensiles chirurgicaux, médicaments divers..., un évier blanc, tout était blanc, au milieu un divan d'examen gynécologique, dans un coin un paravent. J'étais étonnée de rentrer dans une pièce où tout faisait penser à une salle d'opération, plutôt qu'à une salle d'examen mais je n'eus pas le temps d'y réfléchir, le docteur Sayyour me demandait de me déshabiller, je m'exécutais à contrecœur.

– Bon Isa, va t'installer sur la table !

Mais pour qui il se prenait celui-là, il me tutoyait, je le connaissais à peine et il me donnait des ordres, décidément, il ne me plaisait pas du tout ce docteur Sayyour !

– Attends... !

Mais que pouvait-il bien faire, je n'arrivais pas à voir, j'entendais de vagues bruits de métal qui s'entrechoque, et tout à coup je le vis penché sur moi et me susurrer :

– Je vais commencer l'examen, tu ne bouges pas, d'accord ?

Pourquoi voulait-il que je bouge, c'était un simple examen de grossesse. J'eus un petit soubresaut au contact froid du métal, mais je me rassurais vite, encore 5 minutes et j'allais pouvoir rentrer chez moi, j'avais commencé à peindre la chambre et je comptais bien finir dans la journée.

Il prenait son temps, je commençais à m'impatienter :

– Vous en avez encore pour longtemps Docteur ?

– Reste tranquille, c'est bientôt fini !

Tout à coup, une douleur fulgurante... indéfinissable... inattendue... inqualifiable survenue de nulle part, secoua tout mon corps, une douleur accompagnée d'un hurlement qui s'amplifiait, gonflait pour se frayer un passage jusqu'à ma gorge, mais qui fut brusquement interrompu par un son sourd, caverneux... la voix du docteur Sayyour à la fois proche et lointaine :

**« TAIS-TOI !!! La salle d'attente est pleine, je ne veux pas t'entendre !!! ».**

Aucun mot ne peut définir la sensation que je ressentis à cet instant, ni la peur qui me saisit, une peur incontrôlable, irraisonnée qui allait devenir ma compagne de tous les jours tant que resterait un souffle de vie dans mon corps. Ne pas crier, ne rien dire, mais étais-je encore en mesure de parler... mes cris restaient bloqués, je suffoquais... que se passait-il, je ne comprenais pas, pourquoi le docteur Sayyour ne m'aidait pas ? Où était-il ? Que faisait-il ?

Tout d'un coup, je fus saisie d'une sensation de lourdeur cotonneuse, comme si j'étais enveloppée par un nuage, mon corps venait de se déconnecter du réel, des bruits parvenaient jusqu'à mon esprit brumeux sans que je puisse en définir la provenance.

Des mots, des morceaux de phrases entrecoupées se frayaient un chemin jusqu'à mon cerveau, « un massacre, je suis en train de faire un massacre... une boucherie... c'est horrible... un morceau de bras... un pied... un bout de jambe... épouvantable... horrible !!! », c'était un cauchemar, c'était impensable, une seule phrase tournait dans ma tête « JE VEUX RENTRER CHEZ MOI TOUT DE SUITE ! », cette phrase j'allais inconsciemment la répéter à l'avenir, ce à chaque fois que j'allais me retrouver en milieu étranger hostile ou pas, simplement cette brusque envie de rentrer à la maison, le seul endroit où je me sente en sécurité, peu m'importe l'heure, personne ne peut me raisonner, je rentre !

Le docteur Sayyour continuait son monologue : « une horreur... comment j'ai pu... c'est affreux... oh mon Dieu c'est un garçon ! » Un garçon, ce mot se mit à résonner dans ma tête, je le savais c'est un fils, mon fils ! Maman est là mon chéri, maman est là et elle va bien s'occuper de toi, ne t'inquiète pas...

Le temps s'est brusquement arrêté, plus rien ne m'importait plus, je voulais qu'on me donne mon fils, je voulais partir loin de cet enfer, loin du docteur Sayyour, loin de Madame mère, loin de cet endroit. Tout à coup, je perdis tout contact avec la réalité, j'entrais dans un autre monde, un monde rempli de joie et de bonheur, je tenais serré contre moi mon bébé si petit et si fragile, à cet instant rien ni personne ne pouvait plus nous séparer, je flottais dans les airs en savourant mon bonheur, un bonheur sans bornes. Mais qu'est-ce que ce brouhaha ? On dirait bien la voix de Madame mère, suraiguë, que veut-elle ? Je veux qu'elle parte, elle veut me prendre mon fils, je ne la laisserai pas faire ! Pourquoi est-elle là, qui lui a demandé de venir ? Que dit-elle ? Je tends l'oreille, sa voix est lointaine, pourquoi veut-elle une ambulance, on a pas besoin d'une ambulance, je voudrais lui dire que tout va bien, nous allons bien, mais elle insiste, le docteur Sayyour la raisonne, il lui dit que tout va bien, que tout s'est très bien passé, que c'est normal que je sois évanouie, mais je suis là « hou hou, je suis là, je vous vois, je vous entends, regarde maman, regarde ton petit-fils comme il beau, il me ressemble je trouve, hein maman tu ne trouves pas ? », pourquoi elle ne répond pas ?

Aïe... « Mais arrêtez ! Vous m'écrasez le pied ! » je ressens la douleur mais je ne peux l'exprimer, ma bouche ne parvient pas à s'ouvrir, et qu'est-ce que je fais jetée comme un sac sur l'épaule du docteur Sayyour, il respire fort, son haleine est fétide, il dit que je suis lourde, je vois son sabot en bois, recouvert de cuir blanc, ce sabot sur mon pied, il

me traîne plutôt qu'il ne me porte, on traverse un couloir et il ouvre une porte, Madame mère le suit sans un mot, je distingue une petite chambre, avec juste un petit lit d'une personne, la fenêtre est fermée, les volets sont tirés, il me jette sur le lit, m'installe comme il peut et demande à Madame mère de partir, je ne comprends pas bien ce qu'il dit, ça ressemble à : « Partez maintenant, je vous téléphonerai pour vous dire quand vous pourrez revenir la chercher, je vais lui faire une piqûre d'héparine pour le cœur et on va la laisser se reposer, je reviendrai voir entre deux consultations, rentrez chez vous tout va bien !!! ». La porte s'est refermée, je n'ai aucune notion de temps, je n'entends ni ne vois plus rien, je sens une aiguille s'enfoncer dans mon bras et je sombre dans l'inconscience, combien de secondes, de minutes ou d'heures va-t-il s'écouler avant que je ne reprenne contact avec la réalité... c'est une question qui restera à jamais sans réponse.

Le réveil est dur, je suis prise de tremblements..., mes dents s'entrechoquent et me renvoient un bruit régulier, agaçant, plus tard on me dira que je suis restée comme ça pendant 2 heures, les questions se bousculent dans ma tête : où suis-je ? Que s'est-il passé ? Pourquoi ? OUI POURQUOI ? Les souvenirs émergent doucement, comment quelqu'un pouvait-il accepter de faire une horreur pareille, la réponse fusa évidente « L'ARGENT ! ».

À cet instant la seule chose que je désirais c'était mourir, quitter cette vie, rejoindre mon bébé, partir vite très vite, plus rien ne me rattachait sur cette terre, je commençais à m'enfoncer lentement dans un profond sommeil bercé par la mort qui m'emportait.

Je devinai une voix et perçus plus que je n'entendis : « Vite une pique d'héparine, le cœur lâche ! » Mon cœur lui disait « LAISSEZ-MOI PARTIR ! ».

Je me réveillai dans ma chambre d'adolescente, mais qu'est-ce que je faisais là, je détestais cette chambre, la tapisserie n'était pas celle que j'avais choisie, le lit était inconfortable et cette moquette d'un bleu pisseux, j'étais chez « Eux ».

J'étais vaseuse, les souvenirs émergeaient doucement, je n'arrivais pas à réfléchir tout était confus, embrouillé, il m'était impossible de me lever, la porte s'entrouvrit sur Madame mère :

– Comment ça va ? dit-elle. Que lui répondre ? Que j'avais l'impression d'être passée sous un rouleau compresseur, que mon esprit mélangeait tout, mais les seuls mots qui sortirent furent « ça va ».

Après ça, les choses se bousculèrent, ils eurent une grande discussion dans laquelle il était question d'hôpital, d'urgence, de peur d'avoir des problèmes, finalement ils décidèrent de me conduire à l'hôpital le plus proche mais d'en informer le docteur Sayyour.

Un peu plus tard, celui-ci fit irruption dans ma chambre et là commença l'interrogatoire :



– Tu as de la fièvre ?

Mais qu'est-ce que j'en savais moi si j'avais de la fièvre, Madame mère s'empressa de répondre :

– Oui, elle a 39° de fièvre ! Mais d'où elle sortait ça ?

– Tu as mal au ventre ?

Mais il ne comprenait pas cet imbécile, j'étais endolorie, engourdie, c'est partout que j'avais mal.

– Oui elle a des maux de ventre ! dit-elle.

Eh bien, puisqu'elle savait mieux que moi, qu'elle se débrouille avec *SON docteur*.

– Écoutez, je trouve qu'elle va bien, je peux l'ausculter si vous voulez ?

– Non, avec mon mari, nous avons pris la décision de la conduire à l'hôpital du Chêne !

– Mais ce n'est pas la peine, elle va bien je vous dis, la fièvre c'est normal, on va lui donner un petit antibiotique et tout va rentrer dans l'ordre !

– Hors de question, elle va à l'hôpital pour un contrôle, nous ne voulons prendre la responsabilité de la garder cette nuit, si jamais il arrivait quelque chose, rappelez-vous bien que nous sommes tous impliqués !

– Mais enfin, que voulez-vous qu'il arrive ? Bon si vous y tenez, mais je viens avec vous !

Le voyage se déroula comme dans un rêve, la nuit était tombée, quelle heure pouvait-il bien être, j'avais perdu la notion du temps, père au volant, très droit, l'air sévère des mauvais jours, Madame mère, fidèle à elle-même, toute pomponnée, qui me ressassait en boucle,

– Tu as fait ça avec une amie, vous avez utilisé des aiguilles à tricoter, tu nous as appelés à l'aide, le docteur Sayyour est venu sur notre demande expresse à ton père et à moi, pour t'ausculter ce soir et c'est lui qui a souhaité que nous te conduisions à l'hôpital. EST-CE QUE C'EST CLAIR ISA ! ? tu veux bien répéter !

*Elle me fatiguait avec ses histoires, dormir, je voulais dormir c'est tout !*

– Isa, tu as entendu ! ?

Bien sûr que j'avais entendu, je n'étais pas sourde ! J'ai fait ça avec une copine, j'ai appelé à l'aide...

Aux urgences, tout se passa très vite, on m'installa sur un chariot, le gynécologue de garde fut appelé en catastrophe, j'en ai gardé peu de souvenirs si ce n'est qu'il était asiatique, il me parlait d'une voix douce et rassurante.

– Bonsoir Isa, vous permettez que je vous appelle Isa ?

Je lui répondis par un signe de tête,

– Bon alors racontez-moi, que s'est-il passé ?

Je répétais sagement ce que Madame mère m'avait rabâché, la voisine, les aiguilles à tricoter...

– Bon dit-il, je suis le docteur Li, avant toute chose et en attendant les résultats de la prise de sang, je dois vous examiner, après on fera une radiographie et certainement un petit curetage pour nettoyer tout ça, ne vous inquiétez pas, tout ira bien, en attendant on va bavarder un peu, je n’ai pas très bien compris, vous en étiez à combien de mois ? C’est avec une voisine ou une amie que vous avez fait ça ?

Je n’avais plus la force de recommencer à expliquer, c’était trop douloureux, personne ne comprenait, j’avais envie de crier, de hurler : « LAISSEZ-MOI TRANQUILLE ! » mais aucun son ne sortait de ma gorge.

– Isa ?

– Une copine et ça faisait 5 mois.

– Ah, et cette copine c’est elle qui eu l’idée des aiguilles à tricoter ?

– Oui

– Vous savez Isa, qu’il faut non seulement avoir l’habitude, mais qu’en plus à ce stade avancé de grossesse, même une experte n’aurait pas pu provoquer une fausse couche avec des aiguilles à tricoter comme vous l’affirmez, vous n’auriez pas quelque chose à me raconter ?

Le bruit de la porte qui s’ouvre brusquement me fit sursauter et interrompit notre conversation, le docteur Sayyour fit irruption dans la chambre, essoufflé, hirsute, les yeux exorbités, transpirant la peur.

– Ah Isa, enfin je te cherche partout, on en est où ?

Mais où voulait-il qu’on en soit, cette espèce de... de quoi... de criminel, le mot est-il assez fort pour décrire l’indescriptible... ! Il s’avançait main tendue, le sourire affable, le verbe facile :

– Bonsoir, je suis le docteur Sayyour, c’est moi qui m’occupe d’Isa, c’est moi qui ai demandé qu’elle soit conduite à l’hôpital, alors qu’en pensez-vous ? Ce n’est pas bien grave, une histoire de gamins, un petit antibiotique et elle va pouvoir rentrer chez elle ?

La stupéfaction se lisait sur le visage du docteur Li, il répondit froidement :

– Rentrer chez elle, vous n’y pensez pas ! On va faire quelques examens et un curetage !

– Un curetage, ah bon, est-ce bien nécessaire, pour une grossesse d’un mois et étant donné l’hémorragie que j’ai pu constater, je pense que tout a été évacué !

Mais qu’est-ce qu’il raconte, un mois, d’où il sort ça ? Je n’osais pas regarder le docteur Li, qui allait-il croire, j’enfonçais la tête dans l’oreiller, « Isa, un mois ? » qu’est-ce que je pouvais bien répondre, c’est ce moment que choisit l’infirmière pour apporter les résultats des analyses, qu’elle tendit au gynécologue.

À partir de là, tout alla très vite, je n’eus pas le temps de réagir, je fus soulevée et glissée sur un brancard, le docteur Li criait des ordres : « Vite, en salle d’opération 2, c’est une urgence, allez on fonce ! », le docteur Sayyour suivait le chariot qui dévalait les couloirs, je l’entendais dans un brouillard me murmurer, la voix angoissée : « Isa, n’oublie pas, la voisine, les aiguilles à tricoter, Isa tu m’entends ? ... tu m’entends ? »

Les sons me parvenaient, lointains, je sombrais dans un trou noir.

Le réveil fut doux, j'entendais parler, était-ce à moi qu'on s'adressait ? Il me semblait...

– Ah, vous êtes réveillée ma petite, alors comment on se sent ce matin ?

Elle se tenait près du lit, bien droite, les bras croisés, une petite toque en équilibre sur ses cheveux grisonnants, vêtue d'une simple blouse à rayures rose pale, âgée d'une petite cinquantaine d'année, elle me regardait les yeux remplis de bienveillance :

– Isa, c'est bien Isa ?

– Oui, répondis-je dans un souffle.

– Je vais vous enlever la perfusion, et après si vous voulez, je peux vous apporter un petit truc à manger ? Qu'est-ce qui vous ferait plaisir, un thé avec une petite compote ?

– Un thé, oui.

– Bon, je vais aller vous chercher ça et après le docteur Li va passer vous voir, en attendant reposez-vous, je vous mets la sonnette là sur le bord du lit, comme ça si vous avez un souci, vous appelez et je viendrai, à tout de suite.

Je la regardai quitter la chambre, elle marcha d'un pas vif jusqu'à la porte puis sans que rien ne le laisse présager, elle stoppa net, se retourna, fit demi-tour et vint me caresser le front. Peu habituée aux marques d'affections, je fondis en larmes, elle me parlait doucement, je plongeai dans une douce torpeur.

Le bruissement d'une feuille de papier qu'on tourne m'obligea à ouvrir les paupières, il était là assis sur la chaise, le nez plongé dans un dossier, il prenait des notes.

– Docteur Li... hasardai-je, doucement, il leva la tête, un sourire se dessina sur son visage :

– Bonjour Isa, comment ça va ?

– Bien

– On peut dire que vous revenez de loin, vous m'avez donné bien du souci, je crois qu'il nous faut reprendre notre conversation où nous l'avions laissée, vous m'avez dit que vous étiez enceinte de 5 mois, c'est bien ça ?

– Je suis pas sûre...

– Bon c'est pas grave, vous savez que vous avez de la chance, le docteur Sayyour est resté toute la nuit à attendre de vos nouvelles, il semblait vraiment inquiet, c'est votre médecin ou était-il de garde ?

– C'est le médecin de mes parents

– Pourquoi lui avoir menti sur votre grossesse ?

Menti, je n'avais pas menti, comment pouvais-je expliquer ça au docteur Li, je me retrouvais dans une situation inconfortable coincée entre mensonges et vérité, prise dans un tourbillon contradictoire, poussée par une forte envie de me libérer de ce fardeau qui pesait lourdement sur mes épaules, mais avais-je d'autre choix que de mentir ? Je répondis d'une petite voix :

– Je ne sais pas...

– Vous savez Isa, l'intervention que j'ai pratiquée cette nuit a été longue et compliquée, en qualité de gynécologue, je dirais que ce que j'ai découvert n'a en aucun

cas pu être fait par des aiguilles à tricoter, mais plutôt par un scalpel, sans intervention vous n'auriez pas passé la nuit, l'infection se propageait très vite.

J'avais la gorge serrée, il aurait été si simple de tout raconter au docteur Li, mais une force irrésistible m'empêchait de parler, j'avais peur.

– Je dois remplir un rapport Isa, vous ne m'aidez pas beaucoup, je pourrais avertir les autorités afin qu'une enquête soit menée, malheureusement, je ne pense pas avoir un grand appui de l'autre côté de la frontière, surtout si vous vous obstinez à ne pas vouloir parler, expliquez-moi ce qui s'est réellement passé, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider.

Mais comment voulait-il m'aider, que pensait-il pouvoir faire, il ne *les* connaissait pas, personne ne pouvait rien faire pour moi !

– Bon Isa, j'ai des patientes à voir, donc on va faire comme ça, je fais ma tournée, j'en ai pour une bonne heure, et après je reviens, comme ça vous avez le temps de réfléchir.

Je me retrouvais seule face à moi-même, désemparée, épuisée, un tourbillon de pensées tournait dans ma tête..., avant toute chose, je devais penser à mon avenir, plus rien ne serait jamais pareil, quelque chose s'était brisé, j'avais le cœur en mille morceaux et jamais rien ne pourrait changer ça !

J'allais sortir et après ? Plus de boulot, plus de copain, plus de... il m'était devenu impossible de prononcer le mot fatidique, plus rien si ce n'est un grand vide et *eux, eux* que je ne pourrais plus jamais regarder de la même façon, *eux*, les responsables de ce drame, *eux* et leur sale fric, un grondement sourd emplit ma tête, ma vue se brouilla, des larmes de colère mêlée de désespoir coulaient sur mes joues. Oui, j'allais en parler au docteur Li, j'allais lui expliquer, il allait m'aider, tout doucement je repris pied, je me sentais plus calme, plus détendue comme si un voile s'était levé. Je somnolais, mon cerveau classait les informations importantes d'un côté, les autres dans un coin poussiéreux.

Un léger grincement, des pas qui résonnent dans le silence de la chambre : il était là, pas très grand, debout près de la fenêtre, il m'observait, encore aujourd'hui il m'est impossible de le décrire et pourtant quand je ferme les yeux, je le vois aussi nettement que ce jour-là. J'ébauchai un sourire :

– Docteur...

– Bon Isa, je n'ai pas de bonnes nouvelles, je viens d'avoir votre père au téléphone et je vais être obligé de vous laisser sortir cette après-midi, ce contre mon gré, j'avais prévu de vous garder quelques jours de plus, malheureusement il semblerait que votre caisse maladie ne couvre pas les soins à l'étranger et votre père refuse catégoriquement de régler plus de frais d'hospitalisation, j'ai bien essayé d'en discuter avec lui, mais c'est sans appel !

Voilà, on y était, comment voulait-il m'aider, alors qu'il lui était impossible d'affronter Monsieur père, j'étais prise dans un engrenage et rien ni personne ne

pouvait rien pour moi, il me fallait affronter la dure réalité, j'allais devoir porter ce lourd secret.

– Isa, vous avez réfléchi ? Si vous acceptez de vous confier à moi, je ferai le nécessaire auprès des autorités françaises pour que la vérité éclate au grand jour et que le docteur Sayyour soit définitivement radié de l'ordre des médecins, nous vivons une époque de transition où il est facile de dénoncer ce genre de pratique, je comprends que ce soit difficile pour vous, mais vous n'êtes en aucun cas responsable de ce qui a pu se passer, Isa... ?

Quoi Isa, qu'est-ce qu'elle allait pouvoir faire Isa, raconter la vérité, mais qui la croirait, on les croirait *eux, eux* les gens si comme il faut et pas cette pauvre Isa, je n'avais aucun moyen de lutter, au moment où je franchirais le seuil cette chambre, j'allais me retrouver seule et si j'essayais de braver leur autorité, ils auraient vite fait de me faire taire en me faisant interner, et ce avec l'appui de ce cher docteur Sayyour, non décidément je n'avais aucune alternative que celle de garder le silence.

– Je ne peux rien dire de plus !!!

– Mais enfin Isa, je ne comprends pas, de quoi avez-vous peur, personne ne peut vous faire plus de mal qu'aujourd'hui...

– Je vous ai dit la vérité !

– Bon, je garde votre dossier, si toutefois vous changez d'avis, venez me voir, j'espère que tout ira bien pour vous.

Je le regardais quitter la chambre, une page venait de se tourner, il ne me restait plus qu'à attendre que sonne l'heure du départ, le moment où je devrais braver le regard de Monsieur père.

Il était là fidèle à lui-même debout à côté de l'accueil, son éternelle petite sacoche en cuir marron à la main, un sourire en coin qui ne présageait rien de bon, et là je sus, je sus que plus jamais on ne parlerait de cette partie de ma vie.

À ce moment précis de mon récit, je me pose une question, faut-il m'arrêter là ? N'ayant pas la réponse, je me propose de laisser une page blanche, une simple page pour vous laisser le choix, le choix qu'Isa n'a pas eu, le pouvoir de décider de continuer ou d'arrêter là votre lecture...



Le voyage de retour me sembla durer une éternité, aucun mot ne fut échangé. Arrivée devant chez moi, j'eus la sensation d'être balancée comme un vulgaire colis, sans ménagement, avec à la main une feuille de papier, la facture de l'hôpital du Chêne que je devais suite à sa demande leur rembourser dans les meilleurs délais, j'en étais abasourdie,

Comment osait-il ? !

Mon appartement vide me sembla hostile, je souffrais, mon corps était meurtri, mon cœur éclaté, une immense solitude m'enveloppa, comment allais-je trouver la force de surmonter ce malheur, plus rien n'avait d'importance, je ne pensais qu'à me réfugier dans un sommeil protecteur, sommeil qui allait devenir dans l'avenir mon meilleur allié.

Des coups de sonnette, d'abord brefs, puis insistants, m'obligèrent à quitter la chaleur de mon lit, qui pouvait bien venir, que me voulait-on encore ? ...

– Isa, Isa, je t'ai vue rentrer, j'ai récupéré des affaires pour ton bébé !

C'était la voisine, elle ne pouvait pas plus mal tomber, il me fallait trouver une excuse, il fallait qu'elle parte !

Au prix d'un gros effort, les jambes flageolantes, je me rendis jusqu'à la porte que j'entrebâillai :

– Oui, bonjour, excuse-moi, je me sens pas très bien...

– Tu veux que j'appelle le médecin ?

– Non merci, je veux juste me reposer un peu.

– Bien sûr, je comprends, je te laisse ces deux poches, tu n'auras qu'à trier ce qui t'intéresse, je vais te les poser dans la cuisine si tu veux ?

– Non ça va aller, je vais me débrouiller, merci.

– Bon, j'y vais, à bientôt, prends soin de toi et du bébé, et n'hésite pas si tu as besoin de quoi que ce soit.

Les forces me manquaient, je regardai la brassière qui dépassait d'un des sacs, je fus prise de nausées. NON, je ne pouvais pas, je claquai la porte et retournai me coucher, je voulais dormir, dormir pour oublier.

Dans les jours qui suivirent, je reçus plusieurs visites, que je préférais ignorer, comme je l'avais pensé les gens se lassèrent, le temps s'écoulait lentement, je n'avais pas trouvé le courage de rentrer dans la chambre d'enfant, à quoi bon... Peu m'importait, mon avenir ressemblait à un tunnel infranchissable, j'étais morte ce jour fatidique, peu à peu je perdais pied avec la réalité... je sombrais dans les ténèbres.

Le bruit d'une clef qu'on essaie de tourner dans la serrure me fit sortir de ma léthargie, que se passait-il, je frissonnai, qui cherchait à rentrer ? Je m'avançai à pas feutrés, me collai contre le mur et murmurai :

– Qui est là ? Que voulez-vous ?

– Isa c'est toi ? Tu es là, ouvre-moi, s'il te plaît ouvre-moi, je veux juste te parler.

Chris, c'était Chris, mais qu'est-ce qu'il voulait ? Me parler, c'était trop tard pour parler, qu'il aille au diable, tout ça c'était de sa faute, s'il n'était pas parti rien ne serait arrivé.

– Va-t'en ! Je veux plus te voir !

– Isa, ouvre cette porte ! Tu m'entends, OUVRE CETTE PORTE ou je te préviens, je la défonce !

Il se prenait pour qui, il revenait comme ça, il donnait des ordres et bien qu'il défonce !

– Isa, les voisins s'inquiètent, tu ne sors plus, les volets restent fermés, tu ne réponds plus au téléphone, tu es barricadée chez toi, qu'est-ce qui se passe Isa, allez... Ouvre s'il te plaît...

Je ne pus m'empêcher de pleurer, c'en était trop, comment supporter de le revoir, comment lui expliquer l'inexplicable ? Je me laissai glisser doucement sur le sol, le corps secoué de soubresauts, j'entendais sa voix à travers la porte, cette voix grave, particulière, un peu éraillée, il s'exprimait lentement, doucement, je me laissais bercer par ces tendres paroles, peu à peu je retrouvais mon calme.

La seule chose dont j'avais besoin aujourd'hui, c'était de soutien, j'étais désemparée, épuisée, désespérément seule, comment allait-il pouvoir m'aider ? La réponse se trouvait-elle là derrière cette porte, je devais le laisser entrer, j'avais besoin d'entendre ses explications, besoin de comprendre pourquoi après un départ précipité, sans un mot de regret, il était là à quémander un pardon, pardonner... En aurais-je seulement la force ?

Il était là devant moi, il dégagait cette même puissance qui m'avait attirée dans ses bras la première fois, ce charme auquel j'avais tant de mal à résister.

De taille moyenne, les muscles saillant sous son pull à col roulé, un jeans moulant d'une propreté douteuse, ses éternelles santiags usagées, des cheveux bruns bouclés qui tombaient en cascade sur ses épaules, des immenses yeux d'un vert limpide, le nez cassé dans une bagarre de rue, des lèvres charnues, un sourire éclatant, une barbe naissante, il semblait sortir tout droit d'un vieux western.

Il me regardait d'un air étonné :

– Isa, mais tu t'es vue ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

J'étais comme paralysée, incapable d'ouvrir la bouche.

– Allez ! dit-il, je crois qu'un bon bain s'impose, viens !

Il fit couler l'eau, me déshabilla avec délicatesse, me souleva dans ses bras vigoureux, me déposa dans la baignoire débordante de mousse.

Je ne me souvenais pas qu'il ait jamais fait preuve d'autant de tendresse à mon égard, se pouvait-il qu'il soit sincère...

J'appréciais la chaleur de l'eau, mon corps se détendit, je me laissais aller, comme portée par un doux nuage, j'étais bien, j'entendais les assiettes cliqueter, Chris faisait la vaisselle, il rangeait, il frottait... Un bruit me fit sortir de ma bulle, un grincement, non c'était impossible, il n'avait pas osé ? Comme devenue hystérique, je me mis à hurler :



– SORS IMMÉDIATEMENT DE CETTE CHAMBRE !

Je l’entendis refermer la porte, je ressentis un immense soulagement.

Il m’apparut l’air agacé :

– Mais enfin Isa qu’est-ce qui te prend ? Je peux quand même aller voir !

NON, il ne pouvait pas, personne ne pouvait, mais comment allais-je pouvoir lui dire, j’avais l’impression d’être dans un rêve, seule ma chair meurtrie me rappelait à la dure réalité.

– Je comprends pas ce qui t’arrive Isa... Bon, il est temps de sortir.

Il prit la serviette, m’essuya avec douceur, et m’enveloppa dans un peignoir.

J’allai m’asseoir sur le sofa, il prit place à mes côtés, le silence se fit pesant, les minutes s’écoulaient, j’étais perdue dans mes pensées, quand soudain il se décida :

– Je voulais pas partir, mais quand tu m’as annoncé ta grossesse, j’ai eu peur, je sais c’est pas très courageux de ma part, mais j’ai eu peur, tu comprends un bébé c’est une responsabilité, je pensais pas être prêt pour ça, je me voyais pas en train de changer des couches et puis il faut de l’argent et j’en ai pas, tu sais bien que j’ai toujours vécu au jour le jour, je savais pas comment te le dire le mieux que j’ai trouvé c’était de partir... Tu sais Isa, tu me manques, vous me manquez, je me suis rendu compte que je le voulais ce bébé, notre bébé, je suis pas comme toi, je sais pas faire des grandes phrases, mais je peux changer, je peux m’occuper de vous, je vais travailler, d’ailleurs j’ai une bonne nouvelle, j’ai trouvé un boulot et bien payé en plus, je commence lundi, tu vas voir, ça va être formidable, on va fonder une famille, on va s’acheter une maison, je te promets Isa, je partirai plus, je serai toujours là pour vous. Isa... Tu en penses quoi ?

C’était bien la question, je ne savais pas quoi en penser, allait-il accepter l’inacceptable, j’avais peur de sa réaction, allait-il pouvoir comprendre, ce que je ne comprenais pas moi-même ?...

Tout se bousculait dans ma tête, j’avais envie de faire confiance à Chris, il m’apportait une sensation de sécurité, en un mot je l’aimais, mais allais-je réussir à surmonter cette épreuve, l’amour que je lui portais allait-il résister aux années, la peur de me réveiller un matin de le regarder avec indifférence, d’avoir d’un coup de gomme effacé ces souvenirs douloureux et m’apercevoir que j’avais confondu amour et besoin d’être aimée, la hantise de ne pas avoir fait le bon choix, car tout était bien une question de choix, comment savoir...

Et si Chris avait raison, si on pouvait tout effacer et tout recommencer, je laissais rouler ma tête sur son épaule, mon deuil allait enfin pouvoir commencer.

Cette œuvre est protégée par une [certification CLEO](#) qui confère à son auteur une date de création certaine sur son œuvre. Une signature numérique atteste de cette antériorité. Elle est soumise aux dispositions du Code de la Propriété Intellectuelle. Toute reproduction ou représentation totale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès de l'auteur.

Vous pouvez suivre l'auteure sur les liens suivants

- **Page FB**  
[https://www.facebook.com/RITZ-Céléna-688290414895135/?modal=admin\\_todo\\_tour](https://www.facebook.com/RITZ-Céléna-688290414895135/?modal=admin_todo_tour)
- **Compte Twitter**  
<https://twitter.com/>
- **Site web**  
<http://celena-ritz-ecrivain.blog4ever.com/articles>
- **IN LinkedIn**  
<https://www.linkedin.com/in/celena-ritz-3002ab14a/>